Comme la journée s'avançait, Napoléon se vit obligé d'appuyer Lobau dans ses tentatives pour repousser les Prussiens, d'abord avec la Jeune Garde, puis avec trois bataillons et cinq batteries. Avant sept heures celles-ci avaient délogé les Prussiens de Planchenoit, qu'ils avaient pris à Lobau une heure auparavant. Dès que Napoléon se fut assuré que l'attaque des Prussiens sur son flanc droit était repoussée, et croyant, comme ses renseignements précédents le lui avaient donné à entendre, que cette attaque n'avait été effectuée que par le seul corps de Bülow, il se retourna pour diriger la bataille contre Wellington.

Il y a beaucoup de divergence d'opinion sur l'heure à laquelle la Haie-Sainte fut prise. Le Général Kennedy, du côté des Anglais, et le Colonel Heymès, l'aide de camp de Ney, du côté des Français, la fixent à six heures du soir, c'est-à-dire vers la fin des charges de la cavalerie Française. D'autres la mettent à quatre heures. Il y a cependant une preuve qui ne laisse guère place à la discussion : c'est une lettre d'un lieutenant Grœme, de l'armée Hanovrienne, qui prit part à la défense de la ferme, lettre qui a paru dans les *Lettres de Waterloo*, de Siborne, récemment publiées (page 409). Dans cette lettre Grœme dit qu'au moment où il se retira de la Haie-Sainte « toute l'armée était formée en carrés. » Il est donc évident que la place tomba pendant les charges de cavalerie. Toute l'histoire de la défense et tous ses détails prouvent que ce doit être vers le soir que les Français l'emportèrent. Grâce à la longue durée de la lutte, les défenseurs, ayant négligé de se réserver une poterne, se trouvèrent à la fin sans munitions. L'épaisseur du brouillard et de la fumée empêchait ceux qui n'étaient pas sur les lieux de voir ce qui s'y passait ; et, réunissant tous les témoignages que nous avons sur ce point, je suis amené à croire que la Haie-Sainte a dû être prise vers six heures du soir. Par le fait, les Français profitèrent de ce que leur cavalerie occupait en ce moment l'attention de Wellington et son armée pour renouveler et pousser à fond leur attaque sur cet avant-poste assez isolé. Une fois emporté, ils le remplirent de bons tireurs, qui rendirent intenable un monticule voisin et permirent à l'artillerie Française d'entretenir un feu si nourri sur une partie de la position Anglaise qu'elle força un carré, composé des 30e et 73e régiments, à se retirer, plus ou moins en désordre, sur une levée en arrière. Au même moment, des Brunswickois qui étaient près de là furent repoussés et il en résulta une brèche dangereuse dans la ligne de bataille. Ce fut un moment critique et si les Français avaient pu alors jeter des troupes fraîches dans cette brèche, le front Anglais était rompu. Wellington fit face au danger avec un sang-froid et une habileté remarquables. L'arrivée juste à ce moment d'une des brigades de Ziethen sur

sa gauche dégagea les brigades de cavalerie de Vivian et de Vandeleur, qui furent immédiatement lancées dans la brèche. Quand Napoléon put détourner son attention des Prussiens de Planchenoit, pour une attaque finale sur les Anglais qui se trouvaient entre lui et Bruxelles, Wellington avait complètement reformé sa ligne de bataille, Ziethen était à bonne distance pour le soutenir, Pirch se rapprochait pour appuyer Bülow et renouveler le mouvement sur la droite de Napoléon.

C'est dans ces circonstances que la Garde Impériale fit l'attaque finale. Elle fut précédée par un vigoureux effort de deux des divisions de d'Erlon sur la gauche Anglaise, qui continua tant que dura l'attaque de la Garde Impériale. Huit seulement des vingt-quatre bataillons qui la composaient se trouvaient disponibles pour cet effort suprême. Chaque bataillon d'attaque était formé en colonne de compagnies doubles et le tout s'avançait en échelons par la droite. Ils traversèrent le front en diagonale, se dirigeant vers le centre droit de Wellington, et, quand ils s'approchèrent de la ligne Anglaise, ils semblent s'être rompus en deux masses. La masse de droite fut reçue par un terrible feu de mousqueterie des Gardes Anglais, sous les ordres de Lord Saltoun, puis chargée. Le bataillon Français de tête, au moins, fut repoussé en désordre et poursuivi; mais cet échec de la colonne de tête de

l'échelon eut pour effet d'amener les autres colonnes presque en ligne avec elle. Les Gardes de Saltoun se trouvant donc, pour le moment, menacés en flanc par ce corps en apparence tout frais, se replièrent sur leur ancienne position. Mais, pendant que cette nouvelle colonne s'avançait, elle prêta le flanc à son tour à la brigade d'Adams, à laquelle appartenait le 52e, alors l'infanterie légère du comté d'Oxford, sous les ordres de Colborne (Lord Seaton). Saisissant l'occasion, l'habile soldat envoya une furieuse décharge à bout portant dans le flanc de la Garde Impériale. La colonne s'arrêta et essaya de faire face à cette attaque inattendue : mais Colborne, soutenu par le reste de la brigade d'Adams, chargea les Français, encore en désordre, et les mit en complète déroute. Wellington lança aussitôt à leur poursuite les brigades de cavalerie Vivian et Vandeleur. Presque au même moment, la principale portion du corps de Ziethen arrivait, se frayant un passage entre la droite de d'Erlon dans son attaque sur la gauche Anglaise et la gauche de Lobau, dans sa lutte avec les Prussiens de Bülow. Ziethen tournait ainsi à la fois les deux corps Français. Le Duc saisit le moment pour ordonner la marche en avant de toute la ligne. Malgré d'héroïques efforts de tant de merveilleux soldats Français, la déroute devint un véritable sauve-qui-peut.

Pendant que la perte de Napoléon s'accomplis-

sait ainsi à Waterloo, Grouchy était engagé dans une affaire d'arrière-garde avec Thielmann, à Wavre. Grouchy était à déjeuner, dans une maison que M. Ropes a très habilement identifiée à Sart-les-Walhains, lorsqu'il entendit la canonnade de Waterloo. Gérard et Vandamme le pressèrent de marcher du côté de la bataille, qui, d'après le son, devait avoir lieu près de Planchenoit. Mais espérant toujours que l'occupation de Wavre lui permettrait d'empêcher les Prussiens de se joindre à Wellington, Grouchy se décida à exécuter les ordres qu'il avait reçus de Napoléon et se dirigea sur Wavre. Le résultat de cette décision fut désastreux pour Napoléon, car les forces entières de Grouchy, qui montaient à plus de 30,000 hommes, avec 96 canons, furent aussi inutiles à l'Empereur pendant toute cette mémorable journée que si elles n'avaient pas existé. M. Thiers, avec la partialité excessive et sans scrupules qui caractérise son épopée Napoléonienne, rejette injustement le blâme sur Grouchy pour la chute finale de son héros. L'espace me manque pour m'étendre sur ce point intéressant et si discuté. M. Ropes insiste vivement sur ce point que les mots que j'ai cités de l'ordre écrit de Soult, du 17, ne laissaient d'autre alternative à Grouchy, pour rejoindre Napoléon, que de s'avancer, le 18, par les ponts de Mouster et d'Ottignies. C'est supposer qu'un général de second ordre devait et pouvait pré-

voir le mouvement Prussien pour rejoindre Wellington, dans la forme même où il fut réellement exécuté. Mais, par le fait, jusqu'à une heure de l'après-midi, le 18, rien ne montre que Napoléon eût lui-même prévu un mouvement pareil de la part de Blücher. A cette heure, il croyait encore n'avoir affaire sur la droite qu'au seul corps de Bülow. L'historien Anglais, si fier qu'il soit du courage et de la fermeté admirable de ses compatriotes à Waterloo, doit reconnaître que ce fut la merveilleuse audace du mouvement de Blücher sur la droite Française, vers Saint-Lambert, mouvement inspiré par la fidélité personnelle de Blücher pour Wellington et opéré à l'encontre des idées stratégiques de Gneisenau, qui décida du sort de Napoléon à Waterloo. Il est certain que l'Empereur, pendant la plus grande partie de la journée du 18, pensait que Grouchy traverserait les ponts de la Lasnes : mais c'était là un mouvement hardi, qui demandait pour le risquer un plus grand soldat que Grouchy et un général prêt à assumer une immense responsabilité. D'après notre connaissance actuelle de la position véritable, il ne peut y avoir aucun doute que Grouchy, sans avoir égard à ses ordres, aurait dû marcher en toute hâte au bruit du canon. En agissant ainsi, il aurait pu occuper les Prussiens, de façon à gagner pour son souverain le temps suffisant pour remporter une victoire à Waterloo.

Mais il n'en devait pas être ainsi. L'armée Française était si irrémédiablement défaite et la victoire de Wellington si complète qu'il était au-dessus du pouvoir de Napoléon même de s'en relever. Grouchy, il est vrai, parvint à ramener en France, les forces sous ses ordres, mais il n'existait plus d'armée qui pût espérer faire face aux hordes d'envahisseurs, alors prêtes à se répandre par-dessus ses frontières.

Si nous jetons à présent un regard en arrière sur la mémorable période des Cent-Jours, nous y retrouvons les mêmes traits caractéristiques que dans les campagnes précédentes. Napoléon débarque en France, presque seul et comme un fugitif, de la petite île qui était son royaume, et réussit, en quelques semaines, à bouleverser, sans effusion de sang, toute l'organisation du pouvoir de la France sous son roi légitime : l'ascendant personnel d'un homme s'affirma-t-il jamais plus étonnamment? Mais, d'un bout à l'autre de cette campagne, qui fut sa dernière, combien est remarquable l'ascendant qu'il exerçait également sur les Alliés, les obligeant à suivre son initiative, et combien peu s'en fallut qu'il ne les écrasât? Quelle eût été la fin de cet homme extraordinaire, si le corps de d'Erlon n'eut été gâché en pure perte le 16 Juin ? Si, le 17, avec un peu plus de vigueur dans les reconnaissances de sa cavalerie, Napoléon avait immédiatement découvert sa situation véritable, quel eût été le sort de l'armée

Prussienne? En suivant attentivement l'histoire de cette campagne de quatre jours, telle qu'elle nous est connue aujourd'hui, on ne peut douter que Ney, d'Erlon, Grouchy, et plusieurs autres subordonnés de Napoléon, ne servirent pas leur vieil Empereur avec la vigueur et l'enthousiasme des premières années. Ils étaient, autant que l'Europe, fatigués de lui. Quant à lui, quoique souffrant certainement, de corps et d'esprit, et bien qu'il ne fut plus, comme au commencement de sa carrière, l'homme qui commande la victoire, c'est pourtant toujours autour de lui et de son initiative que nous trouvons réuni tout ce qu'il y eut de plus brillant du côté Français dans cette campagne. Et pourtant, on ne peut plus en douter, il était sous un voile de lassitude et de léthargie, amené par la maladie, qui l'affaiblissait et exerçait une influence déplorable sur ses actions.

Napoléon n'eût-il jamais fait cette audacieuse tentative pour reprendre encore une fois le trône de France, que quelque chose aurait manqué à l'intérêt dramatique et à la grandeur de sa chute. Néanmoins, cette campagne de Waterloo est une chose à part : en réalité, Napoléon était déjà perdu avant qu'elle commençât. Comme l'a dit son panégyriste M. Thiers, qui ne veut lui reconnaître aucune faute comme général, son règne, tenté malgré la France autant que malgré l'Europe, était devenu une impos-

sibilité pour l'avenir, même avant l'entrée en campagne.

Pour les fervents adorateurs du Napoléonisme, l'échec final et le renversement de leur idole furent dûs à un destin malfaisant qui influença les événements tout autant que la conduite des subordonnés, jadis ses habiles auxiliaires. Ils basent leurs conclusions sur les déclarations, absolument fausses sur plusieurs des points les plus importants, dictées par Napoléon à Sainte-Hélène. Son récit des événements de cette campagne est admirable comme roman; son seul but ayant été de faire accepter partout l'erreur qui court d'un bout à l'autre, à savoir qu'il fut personnellement infaillible comme chef et nullement responsable de cette terrible défaite, au seul nom de laquelle tressaille encore le cœur des Français. Il y est parvenu pour la France, puisqu'un aussi célèbre historien que M. Thiers s'est servi de son grand talent littéraire pour flatter l'orgueil national de ses concitoyens en rejetant le blâme de l'échec de Napoléon sur Grouchy, et a rendu ainsi cette contre-vérité immortelle. Actuellement, l'histoire de Waterloo telle qu'elle est racontée par Thiers est crue aveuglement par la grande masse de la nation Française, et il est rare de trouver un Français, peu importe qu'il soit anti-Napoléonien ou républicain qui ne croie pas que Waterloo a été perdu parce que Grouchy a manqué ou

refusé d'obéir aux ordres de l'Empereur. Beaucoup de gens sans éducation sont encore convaincus qu'il a été acheté par les Anglais pour trahir son ancien maître. Et c'est ainsi qu'a été écrite en France l'histoire même de la première partie de ce siècle !

Le critique militaire qui examine minutieusement les mesures prises par Napoléon pendant cette campagne y relève tant de fautes qu'il ne peut les expliquer que par le retour mystérieux de la maladie à laquelle j'ai fait plusieurs fois allusion. L'évidence corroborant cette idée est, à mon avis, irréfutable. Ce mal, dont il souffrait plus ou moins depuis longtemps, et qui fut pour lui la cause de tant de désastres en Russie et à la bataille de Dresde, le terrassait alors plus souvent et avec plus de violence. Quand il tombait sous sa prise, il était incapable de tout effort utile, mental ou physique; il avait une grande difficulté à se tenir éveillé, ses traits tirés et son expression morne indiquaient à la fois une souffrance du corps et un abattement de l'intelligence. Sa vigueur, qui n'était plus ce qu'elle était dix ans auparavant, avait été sérieusement éprouvée par quinze heures de travail et de soucis journaliers durant ce dernier séjour plein d'anxiétés à Paris. Mais, une fois débarrassé de l'atteinte du mal, sa belle intelligence était aussi lucide, sa fertilité de ressources aussi merveilleuse, son génie aussi brillant, et ses conceptions aussi

grandes que jamais. Assis dans son cabinet, il pouvait, comme autrefois, faire des plans et des combinaisons avec une clairvoyance presque infaillible et une vue pénétrante de tout ce qu'il fallait pour le succès. Il pouvait toujours dominer la position avec toute son ancienne perspicacité. Mais l'angoisse de ses récents échecs n'avait pas seulement affecté sérieusement sa santé, elle lui avait enlevé beaucoup de cette confiance en soi, si nécessaire pour la continuité du succès à la guerre. Ce n'était plus le petit homme de Rivoli, maigre, mince, vif. Son visage bouffi, sa large poitrine, ses jambes grasses et arrondies annonçaient un homme impropre à un rude travail à cheval. Son corps alourdi ne lui obéissait plus comme jadis et il souffrait d'une somnolence irrésistible. Il était déjà vieux pour ses quarante-sept ans, et après avoir été le plus contenu, le plus confiant, le plus absolu des chefs, il était déjà tombé dans la loquacité des têtes grises et porté à demander l'avis de ceux auxquels il avait coutume de donner des ordres.

Je me suis appesanti sur l'état de santé de Napoléon, dans ce dernier acte de sa carrière, parce que plus j'étudie ce plan de campagne de 1815 si grandiosement conçu, plus je suis convaincu que la défaite écrasante qui la termina fut primitivement le résultat d'un mal physique, qui affaiblit ses facultés

mentales au moment suprême où, pour réussir, s'imposait la nécessité d'une décision rapide et énergique. S'il avait pu apporter la vigueur morale et physique de la première période de sa carrière à l'exécution du vaste plan qu'il avait conçu pour l'anéantissement de Wellington et de Blücher en Belgique, et si l'on juge de ce que ces généraux auraient fait par ce qu'ils firent, je crois que le prudent Anglais aurait au moins été obligé de battre en retraite hâtivement pour se rembarquer à Ostende, tandis que l'impétueux Prussien, presque détruit à Ligny, aurait été trop heureux de mettre le Rhin entre les débris de son armée battue et le vainqueur d'Iéna.

Je ne puis m'expliquer autrement d'une façon satisfaisante les heures précieuses gaspillées par Napoléon, ni l'imperfection et la négligence de ses ordres les plus importants, ni comment deux armées dans les positions qu'occupaient les armées de Wellington et de Blücher les 14, 15, et 16 Juin purent échapper, pendant les deux jours suivants à la destruction inévitable que leur préparait le plan d'opérations si habilement conçu par Napoléon. Son état de fatigue et de léthargie, le matin du 17, explique comment tant d'heures du jour furent perdues, tant d'autres dépensées inutilement. Grouchy, désireux de commencer la poursuite, tenta de voir Napoléon au point du jour et ne fut reçu qu'à huit heures; même alors il lui fut

impossible de tirer de lui aucune instruction précise. Par le fait, aucun ordre ne fut donné avant midi; Grouchy ne reçut le sien verbalement qu'à une heure de l'après-midi, retard qui permit à Blücher d'arriver le lendemain à Waterloo à temps pour y donner le coup final aux Français. Vandamme avait bien le droit de dire à ceux qui l'entouraient : « Le Napoléon que nous avons connu n'existe plus..., notre succès d'hier (le 16) n'aura pas de résultat. » Je crois que ce ne fut pas tant le mauvais état du pays après la grande pluie, qu'un accès de cette fatale maladie le matin de Waterloo, ajouté naturellement au fait qu'il ne s'attendait pas à voir Blücher paraître sur le champ de bataille ce jour-là, qui lui fit commencer l'action si tard et laisser si malencontreusement passer des heures qu'il aurait dû employer à détruire Wellington avant que les Prussiens pussent entrer en ligne. Nous savons qu'au cours même de la bataille, il resta assis pendant des heures devant une table placée devant lui en plein air, sans bouger, souvent endormi, la tête reposant sur les bras; nous savons aussi que, dans la fuite du champ de bataille, il souffrait tant de cet engourdissement, que ses officiers l'empêchèrent difficilement de tomber de cheval. Pendant la durée de la bataille, il fut peu à cheval, car le cheval le faisait souffrir. Il fut ainsi dans l'impossibilité de s'assurer par lui-même de l'importance de la marche des Prussiens sur Planchenoit, et, par conséquent, il ne se rendit pas compte des dangers de sa position comme il l'aurait fait s'il avait été en état de se porter rapidement d'un point à l'autre du champ de bataille pour obtenir des renseignements par lui-même. C'est certainement à cette seule cause que nous pouvons attribuer ce fait qu'il commença la bataille sans avoir lui-même examiné préalablement la position de Wellington, s'en rapportant là-dessus aux renseignements du Général Haxo.

Le caractère de Napoléon est une énigme pour bien des gens et la composition de son cerveau difficile à analyser. Il n'appréciait pas réellement ce qui est beau dans la nature, sentait peu la véritable poésie de la vie, et comptait pour rien ce que nous considérons comme la vertu; mais tout ce que nous savons, d'après ce qu'il a dit et écrit sur l'histoire dans laquelle il n'avait pas de rôle, ou sur la constitution politique, les institutions ou le mécanisme général qui font marcher les états civilisés, c'est qu'on découvre en lui une connaissance rare et profonde des autres et une sage appréciation des influences qui forment et modèlent l'esprit de l'homme en le rendant bon ou mauvais, et font ainsi les nations grandes ou petites.

Il savait fort bien à quel degré il avait satisfait les aspirations des Français vers la gloire militaire, mais il